

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 42

Artikel: Madeleine : [suite]
Autor: Balley, Berthe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Viennent ensuite trois ou quatre enfants, les ilotes de cette profession, encore barbouillés de suie. Leurs guenilles sont ornées de morceaux de papier de diverses couleurs, et ils portent crânement les outils et attributs de leur profession.

De temps en temps la troupe fait halte, et tous se mettent à exécuter une danse dans laquelle le *Jack on the green* joue son rôle en faisant faire des pirouettes à la pyramide qui le couvre; puis la *dame de mai* se détache du groupe, sollicite la libéralité des spectateurs et des passants, en leur présentant sa grande cuiller, dont elle se sert avec adresse pour recevoir les dons des curieux qui regardent des fenêtres.

Il n'y a pas très longtemps encore que les ramoneurs de Londres étaient régalarés gratuitement le premier jour de leur fête. Une lady Montaigne avait l'habitude de donner à dîner dans son jardin, le 1^{er} mai, à tous les ramoneurs qui voulaient s'y présenter; et comme bien l'on pense, nul n'y manquait, car indépendamment du repas, qui consistait en rosbœuf et en *plum-pudding*, la bonne dame faisait distribuer ensuite à chacun d'eux un schilling en guise de dessert. Mais la bonne dame est morte et sa générosité avec elle, au grand chagrin de ses protégés. On attribuait l'origine de cet acte de bienfaisance à une circonstance un peu romanesque. Un enfant, appartenant à la noble famille des Montaigne, avait, dit-on, été volé à ses parents, et au bout de quelques années le hasard l'avait fait retrouver dans le corps noir des ramoneurs, où il servait comme apprenti.

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

II

Neuf heures venaient de sonner à la cathédrale. On ne va point tard au bal en province, et M^{me} Goulard, avec un air noble et digne dans sa robe de soie noire ornée de dentelles, achevait devant son armoire à glace, de poser gracieusement sur ses cheveux ondulés une coiffure légère ornée de violettes de Parme.

La vieille dame, fort simple chez elle, tenait à être bien mise quand elle allait dans le monde. Redressant sa taille, elle se regardait complaisamment, se disant qu'elle n'était pas trop mal conservée et que la toilette seyait vraiment bien à tout âge.

Satisfaite de son examen, elle sonna sa vieille Françoise et s'informa si Mademoiselle serait bientôt prête.

— Oui, Madame, répondit la domestique, Julie (c'était la jeune femme de chambre) vient de me dire que Mademoiselle n'avait plus à prendre que son éventail et ses gants.

Elle achevait à peine de prononcer ces mots, que la porte s'ouvrit. Madeleine parut.

Résolue, ce soir-là, à subjuguier Georges, à l'amener enfin à exprimer ses intentions

d'une façon claire et nette, elle avait déployé, non sans résultat, toutes les ressources de la coquetterie féminine. Ses sourcils fins et bruns tranchaient sur sa peau blanche et fine, formant un contraste avec ses yeux noirs. Ses cheveux dorés, souples et abondants, retombaient sur ses épaules en boucles longues et soyeuses; ses dents ressemblaient à des perles dans un écrin de corail; sa robe blanche, décolletée, moulait son corps svelte et gracieux, laissant voir la rondeur de ses épaules et la naissance de ses seins; ses bras étaient superbes; enfin jamais Madeleine n'avait été plus belle!

Sa grand-mère fut éblouie!... Elle se réjouit d'avance, intérieurement, du triomphe, nullement douteux pour elle, de sa chère petite-fille.

Toutes deux partirent et arrivèrent bientôt au bal. En entrant dans la grande salle, brillamment illuminée, M^{me} Goulard constata, avec joie, que toute la société qui s'y trouvait réunie partageait son admiration pour Madeleine.

L'entrée de la jeune fille fit sensation; un murmure confus, mais flatteur, s'éleva de toutes parts, et le cœur de la grand-mère en éprouva un vif sentiment de plaisir et d'orgueil.

Le bel Olliott, jusque-là préoccupé, distraité, — on ne savait pourquoi, — flatté de ce succès, s'élança vers celle qui en était l'objet, pour la saluer, ainsi que sa grand-mère. Déjà il cherchait dans sa tête une phrase complimenter, — car chez lui, la spontanéité était rare, et il n'avait point, en outre, l'élocution très facile, — quand un mouvement se produisit à l'entrée du salon et attira son attention. La phrase qu'il allait dire resta suspendue à ses lèvres; oubliant l'invitation pour la prochaine valse qu'il se disposait à adresser à Madeleine, il ébaucha un salut rapide et suivit le flot des danseurs qui se portait vers les arrivants.

Une jeune fille blonde, gracieuse plutôt que jolie, au sourire fin et moqueur errant sur ses lèvres roses, entra, donnant le bras à un grand vieillard décoré, à l'air noble et imposant. C'était Suzanne Fréret, accompagnée par son père, qui, saluant la maîtresse de la maison, échangeait avec elle, avant de gagner la place que celle-ci lui désignait, les quelques mots d'usage.

A peine assise, la jeune fille chercha des yeux son amie et l'aperçut du côté opposé du salon. Oubliant les danseurs qui l'entouraient, sollicitant un quadrille, une polka ou une valse, elle lui adressa, de loin, un signe de tête affectueux. Chose singulière, au milieu de cette réunion nombreuse et animée, Suzanne crut distinguer, dans le regard de Madeleine, cette expression mélancolique et inquiète qu'elle lui avait déjà vue plusieurs fois.

Mais elle pensa s'être trompée, et, heureuse de se voir au bal, but de ses desirs, elle se leva, abandonnant sa taille souple à Olliott, qui s'était inscrit le premier sur son carnet pour la première valse, qu'on attaquait en ce moment.

Madeleine aussi avait été invitée et val-sait, mais avec un jeune homme sans importance, bon garçon, de bonne famille, sans fortune, et dont l'air gauche, timide,

embarrassé, joint à la danse fougueuse, dépourvue de grâce, à la mèche de cheveux raides flottant sur son front et lui retombant sur les yeux à chaque mouvement, avait le don d'exciter les sourires discrets de la tapisserie.

A ce danseur en succéda un second, puis un troisième que la jeune fille accepta, espérant toujours que Georges se déciderait à l'inviter; mais après ces danses, durant lesquelles elle s'était courageusement efforcée de sourire, elle regagna sa place, en déclarant qu'elle était fatiguée et ne danserait plus.

Elle se sentait le cœur triste, plein d'amertume: non-seulement Georges ne l'invitait pas, mais il ne s'était même pas approché d'elle; il semblait, au contraire, l'éviter. Tout entier à Suzanne, qu'il comblait d'invitations et d'hommages, il paraissait n'avoir jamais connu Madeleine, n'avoir jamais songé à elle.

Cette désertion était trop complète pour n'être pas remarquée. Bientôt, dans le clan des mères, on se communiqua des réflexions à voix basse. L'air profondément affligé de la bonne grand-mère ne pouvait passer longtemps inaperçu. La souffrance concentrée de Madeleine, les pleurs qui brillaient dans ses yeux et qu'elle avait toutes les peines du monde à refouler, enfin l'expression si douloureuse de son beau visage faisaient mal à voir, et, quoique le monde, en général, soit un peu comme les enfants, sans pitié, toutes les mères ne purent se défendre d'un sentiment réel de commisération, de sympathie, pour cette jeune fille, si belle, si bonne, si intelligente, et si complètement délaissée par celui dont, jusqu'alors, elle avait pu se croire aimée.

Celles, surtout, qui n'avaient point de fortes dots à donner à leurs enfants soupirent profondément, plus disposées encore à la plaindre, à condamner ouvertement cet homme d'argent qui, après s'être pour ainsi dire déclaré à l'égard de Madeleine, sans souci de son mérite, de ses qualités, de ses charmes, incomparablement plus grands que ceux de M^{lle} Fréret, reportait sur cette dernière ses hommages, parce qu'elle était plus fortunée.

Faisant un signe à leurs filles, qui vinrent leur parler, ces dames compatissantes leur dirent quelques mots à l'oreille, et les jeunes filles, après un regard de pitié jeté à M^{lle} Goulard, s'approchèrent d'elle en souriant et lui adressèrent des paroles affectueuses, cherchant à lui faire oublier l'indifférence dont elle était l'objet. (A suivre.)

La dzalosi.

L'est on rudo affèrè què la dzalosi; et clliào que sont dzalào sont tant tormèintà qu'on dit que l'est onco pi què d'avai mau ài deints.

On gaillà, retso, mà avaro coumeint 'na pegnetta, avai marià onna galèza gaupa, bin dzeintià, et qu'avai tot po reindrè behirào on hommo. Eh bin, quand l'avai clliào qualità, se n'hommo etài mau conteint et adé à bordenà, kà l'etài dzalào, et ne poivè pas souffri dè vairè sa fenna dévezà avoué Pierro, Jacquiè ào Djan, cein qu'arrevavè onco